

Les bonnes et les mauvaises notes

Le drame d'un écolier

Antoinette Vonlanthen

Au milieu du mois de novembre 2002, un écolier de douze ans s'est jeté par la fenêtre de sa classe au Collège Pestalozzi d'Yverdon-les-Bains. Ce drame aurait été déclenché par une mauvaise note qu'il avait peur d'avouer à ses parents. Ce geste, qui a bouleversé les parents et les enseignants de l'enfant, a fait la une des médias. Par bonheur, le destin a voulu que le garçon s'en sorte avec quelques fractures. On dirait que le fait qu'il soit encore en vie lui donne l'occasion, disons presque l'obligation, de travailler sur lui-même.

Prévisibilité du drame humain

Chaque fois qu'un tel drame se produit, la même question revient: ce drame était-il prévisible? Selon les experts, de nombreux signes annonciateurs devraient en général servir de signaux d'alerte: consommation excessive d'alcool, évocation du suicide et de la mort, prise de risque exagérée, dons d'objets personnels sans motif, isolement, changement de comportement, agressivité accrue, changement radical dans l'apparence personnelle. Pour revenir à cet écolier d'origine suisse, les enseignants affirment qu'il était jusqu'alors un écolier «comme un autre, qu'il n'était pas connu comme un enfant à problèmes, ni suivi par un psychologue.» La situation conflictuelle au sein de la famille ne semble pas avoir été perçue par le corps enseignant (Florencio Artigot, Le Temps, 22.11.2002).

La répétition de l'histoire familiale, une hérédité non contrôlable?

Une autre question est toutefois plus fondamentale: «Comment puis-je moi-même, comment pouvons-nous en tant qu'adultes réfléchir à notre propre histoire familiale tout en développant de nouvelles ressources personnelles afin d'éviter d'autres drames?» Que nous le voulions ou pas, nous projetons sur l'autre non seulement le vécu de notre vie, mais aussi les marques de nos ascendants. Nos origines laissent des empreintes sur les mouvements de notre corps, nos habitudes, le timbre de notre voix, les mots que nous utilisons et le sens que nous leur donnons, les habits que nous portons, notre manière de dire, de voir, de sentir, d'écouter, de manger et de nous coiffer. Si vous êtes en face de moi, que vous me parliez, que vous soyez femme ou homme, jeune ou âgé, riche ou pauvre, vous déclenchez en moi un sentiment. A partir de là, mon intuition va me guider, je vais me comporter comme ceci ou comme cela. Si je suis vraiment intéressée à vous, je vais essayer de définir ce sentiment pour pouvoir mieux vous comprendre, voire vous poser des questions, vous donner mon opinion, une réponse, un signe. Si je vous trouve antipathique, je vais vous le signaler également: je ne vous montrerai aucun intérêt. Mais ce jeu relationnel n'est pas si facile. Car admettons que j'aie appris, lorsque j'étais enfant, que je devais dissimuler tout ce que je ressentais, ou bien que je ne devais pas dire ce que pensais, que je devais montrer seulement la meilleure face de moi-même, que je ne devais compter que sur soi-même, comment serait-il possible que j'aie développé une affectivité saine?

La névrose obsessionnelle de la performance

Les dangers des nouvelles valeurs du monde économique et de la compétition sont montrés du doigt par plusieurs pédagogues. L'école est prise en otage par la soif illimitée de performance de l'économie, seul critère de valorisation, seul critère de vie. Les dirigeants de l'économie délèguent ce besoin — qui se transforme de manière pernicieuse en un concept globalisé, puis en un objectif onéreux — aux milieux professionnels qui eux, font pression sur les responsables de l'éducation. Les enseignants

se voient soumis à plusieurs contraintes telles que toujours mieux comprendre les enfants et donner toujours plus. Leur formation en développement personnel reste à la traîne alors que les signes de détresse des enfants souffrant de difficultés scolaires ou émotionnelles pourraient être mieux repérés.

Les raisonnements

Comment définir la performance puisque chaque individu projette dans ce mot ce qu'il veut bien y voir? En psychothérapie, l'existence d'individus névrosés est bien connue. Ces personnes mettant constamment les autres sous pression et pour qui le sens de la vie est limité aux jeux schématiques du pouvoir: supériorité—infériorité, domination—soumission, voire asservissement. Ces personnes, obsédées par la performance, ne perçoivent pas l'autre comme leur égal, avec qui un échange est possible, dans lequel chacun y trouverait son compte. Non, elles se réfèrent aux schémas archaïques de leur enfance, du temps où elles étaient soumises à l'autorité répressive de leurs parents, à laquelle elles ne pouvaient échapper. Ces parents qui piquaient des crises de rage lorsque leur enfant n'était pas sage ou qu'il ne rapportait pas une bonne note. Plus l'enfant est impliqué dans leurs conflits, plus il se sent en désaccord avec lui-même. Si les parents eux-mêmes présentent une personnalité à caractère obsessionnel, l'enfant a peu de chance de s'épanouir et le jour risque d'arriver où il se retrouvera dans l'obligation de choisir entre la vie et la mort. Cela veut dire que l'enfant se trouve dans une situation dans laquelle il ne peut distinguer l'amour de la haine. Plus sa position est affaiblie par rapport à l'autorité de ses parents, plus il va développer des ressentiments à leur égard. Parvenu à l'âge adulte, il va retourner ce ressentiment contre d'autres personnes, comme si «elles» représentaient l'autorité, comme si «elles» allaient se mettre en colère.

Conformément à la nature, cette adaptation déclenche des sentiments d'agression pour la survie de l'enfant. A l'âge adulte, il ressentira lui-même le besoin de dominer les autres ou de s'assujettir excessivement aux autres, chacun de ces comportements ayant pour objectif de désarmer l'autre.

Cette névrose touche en majorité les hommes, notamment parce qu'elle correspond au rôle qui leur est dévolu par la société, mais elle se rencontre aussi chez les femmes. Un autre raisonnement est de penser que la performance est une recherche de bonheur, ou bien que la performance est innée chez l'homme, tout comme le sont l'agressivité ou la violence.

Se libérer des vieux schémas

Mais de tous ces raisonnements, quel est celui qui me touche le plus? Si je me dis qu'en tant qu'adulte je ne présente aucun trait névrotique, parce que tout ce que je fais est parfait, je ne suis pas sincère. A l'inverse, si je m'avoue à moi-même que je fais partie de ces gens qui ont un désir obsessionnel de la performance et du bonheur, je suis choquée et déçue de moi.

Krishnamurti, un sage hindouiste, a dit: «Nous avons été conditionnés pendant des siècles par nos nationalités, nos castes, nos classes, nos traditions, nos religions, nos langues; par l'éducation, la littérature, l'art; par des coutumes, des conventions, par des propagandes de toutes sortes, des pressions économiques, des modes d'alimentation, des climats différents; par nos familles et nos amis; par nos expériences vécues; bref, par toutes les influences auxquelles on peut penser, et cela, de telle sorte que nos réactions à tous les problèmes qui se présentent sont conditionnées.» «Est-ce que je me rends compte que je suis conditionné?» C'est bien la première question à me poser, avant celle de savoir comment je puis me libérer de mon conditionnement. Il se peut que cela ne vous soit pas possible. Si vous vous dites alors: «Je dois me libérer!» cela peut vous faire tomber dans un nouveau piège et dans une nouvelle forme de conditionnement.

Quel rapport avec l'écolier qui s'est jeté par la fenêtre de l'école? Et bien, le rapport tient au fait que toute aide véritable débute par une prise de conscience individuelle. Il s'agit de prendre conscience de notre façon d'être dans la vie de tous les jours, sans chercher à juger ni à désigner des coupables, pour apprendre à relativiser, à opérer des distinctions et à vivre «notre» transformation intérieure face aux diktats de la performance, face à la soif de pouvoir et face au bonheur. Cette prise de conscience commence par le simple acte de réfléchir. De prendre le temps de réfléchir. En évitant désormais de se donner des notes: «Je suis bien, je suis mauvaise, belle, laide, grosse, mince, intelligente, stupide, meilleure, moins bien, riche, pauvre». Apprendre l'humilité, donner aux autres sans rien attendre en retour, arrêter enfin de parler de l'amour pour commencer à le vivre sont autant d'autres moyens, tout comme partager sans avoir peur de perdre quoique ce soit, accepter nos peurs, nos craintes et accepter de changer sans impatience. Pour, enfin, dire, crier à haute voix aux enfants que les notes ne sont qu'un jeu d'adultes, des chiffres comparatifs sans importance. Mais un jeu qui durera encore longtemps dans leur vie, jusqu'au moment où ils créeront leur propre jeu, un nouvel enjeu.